

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Léon SAVARY

Messages radiophoniques

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1943, tome 41, p. 245-247

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

## Messages radiophoniques

*Le soir même de la mort de M. Bussard, M. Paul PASQUIER fit entendre à Radio-Lausanne, d'une voix vibrante d'émotion, une évocation particulièrement touchante du cher défunt.*

*Quelques jours après, le 21 août, au même studio, M. Léon SAVARY prononçait une causerie sur un Ami : ses lèvres purent en taire le nom, mais son cœur le laissa deviner. Nous remercions l'auteur de cette délicate causerie d'avoir bien voulu, sur notre demande, nous en communiquer le texte pour ceux qui n'auraient pas eu l'occasion de l'entendre.*

Mesdames et Messieurs,

Je viens de perdre un de mes meilleurs amis. La vie étant ce qu'elle est, le fait n'a rien d'exceptionnel, ni d'extraordinaire. Vous avez très probablement vous-mêmes été frappés d'un malheur semblable, une fois ou l'autre ; ou si cela ne vous est pas encore arrivé, cela vous arrivera. Mais il faut bien dire qu'à l'âge mûr, une telle perte est infiniment plus sensible que dans la jeunesse, parce qu'elle présente alors un je ne sais quoi d'irréparable dont l'on demeure accablé.

Quand nous étions étudiants, nous avons vu mourir des camarades que nous aimions. Et je n'ai pas du tout l'intention de prétendre que nous supportions avec indifférence ou facilité ce coup du destin. Non, certes, nous éprouvions beaucoup de chagrin, un chagrin qui s'extériorisait peut-être davantage que celui d'aujourd'hui. Pourtant, la situation n'est pas du tout pareille à vingt ans ou aux approches de la cinquantaine. Car à vingt ans, on se fait encore de nouveaux amis ; et c'est même l'âge idéal pour s'en faire. Tandis qu'à cinquante, si ce n'est pas rigoureusement impossible, cela devient rare et malaisé. Et ce n'est plus la même chose. Un ami nouveau ne pourrait pas remplacer l'ancien, celui qui vous a été enlevé, celui que l'on pensait avoir sans cesse auprès de soi, et dont la disparition soudaine vous laisse à la fois étonné et attristé, comme si la vie vous avait joué un mauvais tour, vous avait trompés, avait commis envers vous une espèce d'abus de confiance.

Ce n'est pas de cet ami qui vient de mourir que je veux vous parler. Je ne retracerai pas ici sa biographie, je ne prononcerai pas même son nom. Je dirai seulement qu'il était prêtre, et qu'il appartenait à un illustre monastère de notre pays. Je dirai aussi qu'il possédait au plus haut degré le génie de l'amitié, que, par son dévouement, sa discrétion, son tact, sa sollicitude, sa douceur, son abnégation, sa chaleur de cœur, il créait autour de ceux qui lui étaient chers une atmosphère de sécurité et de sérénité.

Lui parti, ceux qu'il a quittés ont l'impression que des colonnes se sont rompues, que des états se sont effondrés. Ainsi les ruines intérieures, dans l'ordre du quotidien, vont de pair avec les destructions des édifices et des villes, que la guerre sème partout.

Mais c'est autre chose que je voulais exprimer ici ; autre chose qui a une portée générale et qui intéresse chacun d'entre nous. Le voici. Tandis que l'on menait mon ami défunt à sa dernière demeure, sous un soleil tropical, dans un cimetière lointain, au pied des rochers, je me remémorais, une à une, les heures passées dans la compagnie de cette âme exquise. Et, en les récapitulant, je songeais non sans mélancolie que j'ai presque toujours été le bénéficiaire, très rarement le dispensateur, peut-être même jamais ; en d'autres termes, que j'ai énormément reçu et que je n'ai presque rien donné.

Et l'on doit convenir qu'il risque beaucoup d'en être ordinairement ainsi, dans les relations amicales entre un laïc et un prêtre. A maints égards, l'amitié d'un prêtre est précieuse plus qu'une autre ; dans un petit livre paru il y a vingt ans, je la comparais à la perle de grand prix dont parle l'Écriture. Il y a plusieurs raisons à cela : l'une est que le prêtre vit pour les réalités spirituelles, qu'il voit, non pas des hommes, mais des âmes (je parle, cela va de soi, du prêtre qui a une vraie vocation, et qui n'est pas un simple fonctionnaire du culte). Une autre raison, c'est que le prêtre est un célibataire, en telle sorte que le commerce amical qu'on entretient avec lui est soustrait à certaines contrariétés sur lesquelles il serait superflu d'insister. Il existe encore d'autres raisons que je passe. En revanche, le laïc qu'un prêtre honore de son amitié est souvent, par la force des choses, quelque peu enclin à tenir ce prêtre pour son conseiller, son confident, voire un ange gardien. Le laïc raconte, il se raconte ; mais il a moins fréquemment la bonne inspiration de s'oublier. Il parle de ses propres soucis ; il ne pense pas que l'autre a également les siens, qui peuvent aller jusqu'à l'angoisse, et dont, par pudeur sentimentale, et par réserve professionnelle, il ne dit rien, mais sur lesquels il s'ouvrirait si on le questionnait avec une bienveillance fraternelle. Car il ne faut pas s'imaginer que la vie d'un homme qui s'est voué à Dieu soit toujours heureuse et paisible ; elle est au contraire pleine de luttes, de périls, de déceptions, de crève-cœur ; et lorsque celui qui subit ces épreuves les enveloppe d'un silence stoïque, et s'efforce de sourire, il est probable que, pour peu qu'on sût s'y prendre, on l'amènerait quelquefois à se délivrer de ce qui lui pèse. Seulement voilà, il arrive qu'on n'y pense pas.

Au demeurant, ces réflexions, inspirées par un fait particulier, s'appliquent à l'amitié en général, même à l'amitié entre deux laïcs. N'y a-t-il pas souvent, dans l'amitié, une sorte d'inégalité, en ce sens que l'un donne plus qu'il

ne reçoit et que l'autre reçoit plus qu'il ne donne ? C'est parfois que l'un est justement fait pour donner beaucoup et qu'il y goûte une joie délicate. Mais c'est parfois aussi que l'autre n'est point assez attentif à la réciprocité.

Je réfléchissais à tout cela, jeudi, en présence du cercueil d'un ami incomparable, qui a, jour après jour, donné à ses amis mille fois plus qu'il n'a reçu d'eux, et qui apportait à s'effacer lui-même des soins aussi assidus qu'à s'occuper d'autrui. Pendant le chant grave du « Miserere » et le chant allègre et plein d'espoir du « Benedictus », il y avait, à mon sentiment, quelque chose de puissamment irrévocable dans cette dette dont nous ne pourrions, en effet, jamais nous acquitter.

Nous devrions aimer nos amis vivants comme nous voudrions les avoir aimés au jour de leur mort.

Léon SAVARY